

En gros plan Gunnar Bjornstrand

Jos Burvenich, S.J.

Numéro 39, décembre 1964

Angoisse et peur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51833ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Burvenich, J. (1964). En gros plan : Gunnar Bjornstrand. *Séquences*, (39), 30–35.

en gros plan

GUNNAR BJORNSTRAND

Jos Burvenich, S.J.



Depuis quelques années, le P. Jos Burvenich va passer quelques semaines du court été suédois chez Ingmar Bergman. C'est là qu'il a rencontré, au cours de longues conversations amicales, les principaux interprètes du célèbre réalisateur nordique. Nul donc ne pouvait parler avec plus d'à propos du grand acteur Gunnar Bjornstrand. On s'en rendra compte en lisant le beau témoignage qu'il a bien voulu nous adresser pour les lecteurs de **Séquences**.

Un soir, à Stockholm, il y a déjà quelques années, nous vîmes, dans une petite salle, une charmante comédie en couleurs : *Mademoiselle Avril*. L'acteur principal s'appelait Gunnar Bjornstrand. Nous le connaissions déjà par plusieurs films de Bergman : grand, sportif, tour à

tour cynique et tendre, rude et racé, primitif et élégant. Mais au fond de tous ses personnages, même ceux qui sont tourmentés jusqu'à en être méchants, une constante attirait : la sympathie. *Froken April*, comme plus tard d'autres films joués sous la conduite de réalisateurs autres

que Bergman, prouvait que cet acteur-né avait une personnalité propre. Une personnalité faite d'esprit d'enfance le rendait docile à son personnage, le pénétrant avec la simplicité propre aux enfants dans leur façon de voir et de juger, l'incarnant avec un sérieux sans complications, direct, totalement appliqué. Gunnar Bjornstrand dispose d'un registre extrêmement étendu, non pas tant parce qu'il connaît toutes les ficelles de son métier, mais parce qu'il s'y donne tout entier.

1. Dans l'intimité

Depuis, nous l'avons approché. Nous avons vécu au milieu de sa famille, nous avons relevé les filets avec lui et nous avons fait de la voile sous sa direction amicale. Nous l'avons vu travailler au studio. Nous l'avons entendu parler de sa vocation au cours de promenades interminables. Nous l'avons vu préparer ses rôles avec une concentration prodigieuse, dans un abandon total à son personnage, sans compter, sans lésiner. Nous l'avons senti souffrir de la découverte que fait de son égoïsme le romancier David de *Comme dans un miroir*, pâle, ne réagissant que faiblement aux conversations dans le restaurant des studios de Rasunda, découvrant lui aussi, à travers un personnage, l'égoïsme caché au cœur de tout homme. Nous avons surtout,

dans *Les Communians* — ce film terrible pour tous ses acteurs et pour Bergman lui-même — connu l'agonie qui l'a saisi et ne l'a plus lâché de tout le tournage : celle de l'homme qui sombre dans la nuit de la foi, et dont il ne s'est libéré que dans les paroles finales du Sanctus. "J'y ai mis toute ma foi, tout mon cœur, parce que pour moi aussi, croyant mais faible, elles étaient un cri vers Dieu". C'est du reste après cette épreuve crucifiante que le grand acteur s'est distancé de Bergman pour pouvoir mieux se reprendre sur le plan humain, retrouver un meilleur équilibre, respirer plus largement en se donnant pour un temps à des rôles cinématographiques et théâtraux moins denses et plus souriants.

Avec le recul du temps (le tournage se termina le 26 janvier 1963), Bjornstrand affirme que ce film est un des plus beaux de sa carrière, le plus religieux aussi et qu'il ne regrette pas les souffrances spirituelles et l'effort psychique surhumain qu'il lui a coûtés. Il rejoint en cela son auteur qui, de tous ses derniers films, de sa trilogie surtout (*Comme dans un miroir*, *Les Communians*, *Le Silence*), le préfère, "parce qu'il est le seul qui continue exactement à dire ce que je voulais exprimer", comme Bergman nous le déclara à plusieurs reprises et tout récemment encore.

2. Son art

Laissons Bjornstrand lui-même parler de son art.

"De mon travail et de mes rôles, je ne puis dire qu'une seule chose : que je travaille exactement de la même façon quand je fais un film pour Bergman que pour mes autres directeurs sur scène ou dans un film. J'essaie de sentir avec toute mon intuition ce que ressent l'homme que j'ai à créer ; je travaille avec ma sensibilité et mon imagination d'abord, sans essayer de le disséquer avec ma raison. Quand, au fond de mon coeur, je sais enfin que je comprends cet homme, je me sens obligé d'agir de sorte que, non seulement je sois capable de le jouer, mais aussi de le vivre. Et ce n'est qu'alors que je commence à étudier comment exprimer tout cela avec ma voix, mon visage, mon corps. Et toujours je cherche jusqu'à ce que je trouve la forme adéquate, précise en même temps que simple et réelle, pour l'incarner, afin que chaque spectateur puisse comprendre et, je l'espère toujours, aimer l'homme que je joue, entrer au moins en sympathie avec lui. Je la cherche, même si cet homme que j'ai à jouer semble bas et mauvais, parce que chaque homme a en lui quelque chose qui vient de Dieu et qui est vraiment bon.

"Je pense que la vraie mission du cinéma est d'aider les gens à se comprendre et à se pardonner les uns les autres, à devenir plus tolérants et, enfin et surtout, à aimer les peuples différents dans le monde entier".

La belle simplicité de ces paroles marque tout entier cet acteur si humain, incapable de dissocier son art de sa vie personnelle et, nous le verrons encore plus loin, de sa conviction religieuse. Et ce, non par manque de personnalité propre, mais parce que son art est l'expression de la vie réelle. Sans doute, doit-il beaucoup à Bergman qui l'a confronté avec des problèmes dépassant de loin les idées reçues et les convenances superficielles. Mais qui dira ce que Bergman doit à cet aîné qui, longtemps, fut pour lui l'ami et le confident le plus sûr et pour qui il écrivit des rôles qu'il savait à sa taille, Bjornstrand l'obligeant à comprendre et à respecter sa sensibilité d'homme et ses convictions de croyant ?

Aussi comprenons-nous mieux la réponse que nous firent les trois filles de l'acteur lorsque nous leur demandions si elles aimaient avoir un père acteur et célèbre. Cette réponse vint, toute spontanée : "Nous sommes un peu tristes que son travail nous le prenne si souvent. Mais papa ne pourrait être qu'acteur ; c'est toute sa vie !"



Björnstrand dans *Le septième Sceau*,

Que le lecteur nous permette ici une anecdote qui caractérise le "grand homme". Un jour, dans une petite gare de centre de la Suède où de nombreux sourires montraient que les gens l'avaient reconnu (les Suédois raffolent de ses films amusants), une jeune fille d'une quinzaine d'années se tenait à distance, un petit carnet à la main, avec une discrétion toute scandinave. Nous lui fîmes signe de s'approcher et la présentâmes à Gunnar. Il parla gentiment avec elle, écrivit quelques mots charmants et signa. Puis quand la petite se fut éloignée : "Je crois que je

dois faire cela pour elle", dit-il. "A son âge, on se demande si l'on compte dans le monde et on a besoin de certitude. En signant son carnet, je lui ai dit que, pour moi, elle existait vraiment. Elle osera regarder la vie avec plus de joie et d'assurance".

3. Sa carrière

Laissons à présent Lillie Björnstrand, sa femme, qui abandonna le théâtre et la peinture pour s'adonner tout entière au rôle merveilleux mais compliqué de mère de famille et d'épouse d'artiste, parler de la carrière de son mari.

"Gunnar est né à Stockholm le 13 février 1909. Son père, excellent acteur (Théâtre royal dramatique, Opéra royal de Stockholm), ne voulait pas que son fils le soit aussi. Gunnar travailla donc pour gagner son indépendance. Il fit tous les métiers : garçon boulanger, voyageur de commerce, constructeur d'un chemin de fer dans le nord du pays. Avec son argent dûment gagné, il entra, à 23 ans, et pour trois ans, à l'école royale dramatique, gagnant tout juste assez d'argent pour se payer un repas par jour. Pendant les vacances, il accompagnait une troupe en tournée. Il était sans cesse en lutte avec ses professeurs, ayant lui-même des idées très personnelles sur le théâtre. Mais il était trop doué pour

être mis à la porte. Puis il s'en fut en Finlande, engagé au théâtre suédois de Wasa avec sa femme qu'il avait appris à connaître et qu'il épousa alors qu'ils étaient sur les bancs de l'école dramatique. Nous jouâmes ensemble de nombreuses pièces, puis rentrâmes en Suède, pauvres comme Job. Gunnar obtint une place au Lilla Teatern de Stockholm (il y joue encore), excellent milieu où il interpréta Tchekhov, Kaj Munk, O'Neill, Wilde. De brillantes critiques lui ouvrirent les portes du Théâtre Royal de Stockholm pour y jouer Strindberg, Eliot, Molière, Shakespeare et... Feydau. Entretemps, il avait eu quelques rôles dans des films et un grand succès dans *Susie*, de Mattson. Ce succès le consacra comme jeune premier comique. Il garda la tête froide : "Rien de plus dangereux que de connaître un grand succès. Je ne veux pas me figer dans un genre". Il reçut alors le premier prix de la Fondation suédoise pour le Film, prix qu'avait reçu également Ingrid Bergman, sa condisciple de l'école dramatique.

"C'est à ce moment que Bergman le sollicita pour jouer dans *La Nuit des forains*. Puis vint le grand succès en Suède de *L'Attente des femmes*. Mais il n'abandonna pas le théâtre pour autant : il joua dans les pièces de Shaw, Osborne, Rattigan. Demandé partout, il inter-

préta, à Malmo, le rôle de Jons dans une pièce de Bergman qui s'appelait *Peinture sur bois* et qui, plus tard, sur les instances de l'acteur, devint le merveilleux *Septième Sceau*, la première oeuvre à sens nettement religieux de son auteur. Le personnage de Jons qu'il reprit fut pour lui un des meilleurs rôles cinématographiques parce que, malgré son cynisme aveugle, causé par l'amertume d'une vie manquée, l'écuyer ne peut s'empêcher d'aider et d'aimer avec une rude tendresse les êtres faibles qui, comme lui, souffrent d'injustice et de solitude".

Ce fut aussi dans ce film que se rencontrèrent, dans des rôles fraternels, ceux qui demeurent les deux plus grands interprètes de Bergman : Gunnar et Max von Sydow à qui nous voudrions volontiers consacrer plus que ces quelques lignes. Car avec Bjornstrand, très différent de lui, Max est un des hommes les plus lumineux et les plus intrègres qu'il nous ait été donné de connaître. Lui aussi a trouvé dans son art une vocation : livrer au public le meilleur de l'homme. Et son rôle du Christ dans le film de Stevens a été, pour ce chercheur très pur, une mission dont il espère que le montage n'aura pas trahi le sens.

Depuis, Bjornstrand partage son talent entre le théâtre, le cinéma,

la télévision et la radio. Infatigable et consciencieux, il cherche sans cesse à affiner son art.

4. Le Chemin de la foi

Nous ne pourrions achever ce portrait trop hâtif de Bjornstrand sans lui donner la parole une dernière fois. Comme Ulla Jacobsson, sa compatriote et, avec lui la protagoniste si vulnérable des *Sourires d'une nuit d'été* qui l'a suivi, plus tard, dans cette voie, et comme sa femme qui l'y avait précédée, Gunnar Bjornstrand a trouvé le chemin du catholicisme. Il cache sous une grande simplicité et une admirable largeur de vue (récitant la Passion, tant dans l'église luthérienne qu'il vénère comme celle qui lui a donné la foi, que dans la petite église des Dominicains et des Jésuites stockholmois) sa conviction profonde. Elle fait partie de lui comme son art, comme sa vie de famille, inséparable d'eux, spontanée comme les quelques mots qu'il nous adressa à ce propos.

"J'ai beaucoup réfléchi à ce que je pourrais dire de ma conviction de catholique. Mais toujours mes pensées, comme tout ce qui me concerne, se retrouvent dans une expression artistique. Je pourrais in-

tituler ces quelques lignes *Pensées dans un Musée*. Je songe à la Madone de Berlin. J'en ai vu beaucoup auparavant et j'aimais surtout celles de Bellini pour leur beauté. Mais la Madone de Berlin a pour moi un sens tout spécial (je me trompe peut-être en interprétant cette image, mais, pour moi, cette interprétation est valable). La Sainte Vierge a son Fils sur les bras et est entourée d'anges. Mais elle n'est pas ici la rayonnante Reine des Cieux ou la Mère rassurante, calme et heureuse. Elle n'est qu'une gentille jeune femme, aux yeux rougis de larmes et même son nez est un peu rouge. L'on dirait qu'elle vient tout juste de se rendre compte de ce qui va arriver à son Fils sur le Golgotha. Les anges la regardent avec pitié mais aussi avec une espèce d'étonnement, comme s'ils ne pouvaient comprendre que quelqu'un puisse être triste au sujet d'une agonie si brève en comparaison d'une longue éternité pleine de joie.

"La Mère en larmes, avec le Fils de l'homme dans ses bras, est pour moi le pont qui m'a conduit au Fils de Dieu, Jésus-Christ. Et ainsi, le culte de Marie m'a conduit à l'Eglise Catholique, et je crois qu'il en sera de même pour des milliers de gens".